

La conquête de l'Afrique du Nord et la résistance berbère

Hussain Monès

Le précédent volume (II) de l'*Histoire générale de l'Afrique* a offert au lecteur une première description des Berbères, de leurs origines, de leurs structures ethniques et de certains de leurs traits caractéristiques¹. Néanmoins, ce chapitre étant le premier à traiter de l'Afrique du Nord musulmane (à l'exclusion de l'Égypte) — le Maghreb —, il semble utile d'y présenter les Berbères tels que les ont découverts les Arabes à partir de 21/642, lorsqu'ils ont entrepris de conquérir leur territoire.

Aux yeux de quelques auteurs modernes, le terme « Maghreb » est devenu anachronique, car il ne s'applique plus qu'à une fraction du territoire. Il y a quelque six cents ans, Ibn Khaldūn (732/1332-808/1406) pensait de même. D'après lui, ce terme, *al-Maghreb*, était moins un nom propre qu'une définition géographique qui, ajoutait-il toutefois, était devenu le nom de ce territoire².

E. F. Gautier commençait son ouvrage *Le passé de l'Afrique du Nord. Les siècles obscurs*, par un chapitre au titre frappant : « Un pays qui n'a pas de nom »³. Sans doute s'agit-il d'une boutade, *al-Maghreb* [l'ouest de la terre de l'Islam] étant en fait, historiquement et géographiquement, la dénomination claire et précise d'une part nettement définie de ce monde : le nord de l'Afrique (Égypte exceptée), le territoire situé au nord du grand désert africain, le Sahara.

Jusqu'à ces dernières années, l'Afrique du Nord, ou Maghreb, passait généralement pour une terre pauvre où, exception faite de quelques parcelles

1. Voir Unesco, *Histoire générale de l'Afrique*, vol. II, chapitres 17, 18 et 19.

2. Ibn Khaldūn, 1956-1959, vol. 4, p. 193.

3. E. F. Gautier, 1937, p. 7.

de sol arable, la roche le disputait au sable. Sa pauvreté même en avait fait la terre d'un peuple vigoureux, fier et libre, comme dans le cas de l'Arabie. Mais, en réalité, le Maghreb est loin d'être pauvre. Il possède une zone littorale riche en végétation et en ressources aquatiques. Les pentes septentrionales de l'Atlas offrent d'excellents pâturages boisés. De beaux oliviers y prospèrent. Littoral et contreforts montagneux du nord bénéficient de la douceur du climat méditerranéen, *mizādī al-tulūl*, selon Ibn Khaldūn. Le haut plateau de l'Atlas est couvert de bois et de forêts. Au bord de l'Atlantique, le sol est fertile sur une large bande côtière.

Riches en forêts, cultures et pâturages, les montagnes de l'Atlas sont aussi hospitalières qu'elles sont belles. Elles ont abrité l'un des peuples les plus courageux et les plus endurants de la terre : les Berbères. Ibn Khaldūn est intarissable sur la beauté et la magnificence du « pays des Berbères » (*mawāṭin al-Barbar*), pays qui comprend aussi la Libye et une bonne partie du Sahara.

Après ce court exposé sur le milieu géographique, il faut consacrer quelques mots aux sources arabes ainsi qu'aux travaux modernes traitant l'époque de la conquête de l'Afrique du Nord par les Arabes. Nous avons à notre disposition un certain nombre de textes arabes anciens dus à des historiens sérieux tels al-Balādhurī, Ibn ʿAbd al-Ḥakam, Ibn al-Athīr, Ibn ʿIdhārī, al-Mālikī, al-Dabbāgh, Ibn Khaldūn, Abū l-ʿArab Tamīm et al-Nuwayrī, qui sont une mine d'indications auxquelles on peut très largement se fier⁴. Néanmoins, on y trouve parfois des inconsistances, des datations erronées, des contradictions, ce qui s'explique par la distance dans le temps, les premiers historiens ayant écrit leurs œuvres plus de deux siècles après la conquête. La plupart des auteurs mentionnés peuvent être considérés comme de simples chroniqueurs ou analystes, sans grand esprit critique ; la seule exception est Ibn Khaldūn qui, en véritable historien, nous livre non seulement des matériaux solides, mais aussi une interprétation raisonnée de l'histoire des Berbères. Mais tous ces historiens étaient arabes et exprimaient le point de vue des conquérants ; celui des résistants berbères, lui, nous reste inconnu, malgré les quelques traces de leurs traditions qui ont été conservées dans les chroniques arabes.

Jusqu'à une époque fort récente, les études nord-africaines sont restées le monopole des chercheurs français et espagnols (et italiens pour la Libye), dont les ouvrages couvrent tout le champ de l'histoire depuis l'Antiquité jusqu'à l'indépendance du Maghreb. Tandis qu'il convient de reconnaître les efforts admirables qu'ils ont fait en publiant, traduisant et interprétant les sources, ainsi que leur grande contribution à l'élucidation de divers problèmes historiques, il faut cependant rappeler que ces travaux datent en majeure partie de l'époque coloniale et que leur interprétation devait donc, dans une large mesure, servir les objectifs de la politique coloniale — l'intégration de l'Algérie à la métropole, par exemple, dans le cas de la France. En outre, grâce aux sérieux efforts fournis par les chercheurs arabes et autres au cours des vingt dernières années

4. Voir la bibliographie.

la jeune génération des historiens est allée au-delà des jugements portés par les chercheurs français sur presque tous les grands problèmes de l'histoire de l'Afrique du Nord musulmane⁵.

A propos de cette évolution, un chercheur américain, Edmund Burke III, exprime l'avis général lorsqu'il déclare: «Jusqu'à une époque toute récente, l'étude historique de l'Afrique du Nord était pratiquement la chasse gardée des Français. Les rares historiens d'expression anglaise à se lancer dans l'étude du Maghreb le faisaient à leurs risques et périls, en s'exposant toujours au reproche de ne pas avoir bien assimilé l'énorme production des auteurs français... Dans une large mesure, cet état de fait était le produit de la division coloniale du travail. L'adage "la recherche suit le drapeau" trouvait une confirmation empirique dans le fait qu'en ce qui concerne le monde musulman les chercheurs des différents pays continuaient à "voir midi à leur porte"⁶.»

Néanmoins, nous éprouvons le plus profond respect et la plus grande estime pour l'œuvre immense des historiens français, même si, bien souvent, nous ne suivons pas, dans leur interprétation des textes, des hommes de science aussi vénérables qu'Henri Fournel, C. Diehl, E. Mercier, E. F. Gautier, M. Basset, William et Georges Marçais, R. Brunschwig, E. Lévi-Provençal, C.-A. Julien, pour ne citer qu'eux⁷.

Les Berbères à la veille de la conquête arabe

Au début de leur conquête de l'Afrique du Nord, les Arabes ont découvert que les Berbères étaient, tout comme eux, organisés en *ḡabīla*. Ces *ḡabīla* étaient scindées en deux catégories: les Butr et les Barāni.

Curieusement, ces deux noms de groupes ne font leur apparition qu'au moment de la conquête arabe, jamais auparavant. Ibn 'Abd al-Ḥakam, le plus ancien chroniqueur de la conquête, parle le plus naturellement du monde des Barāni et des Butr, tandis que dans sa chronique extrêmement détaillée de l'histoire ancienne de l'Afrique du Nord, Stéphane Gsell ne mentionne aucun de ces deux noms que Charles Diehl, dans sa volumineuse histoire de l'Afrique byzantine, ignore tout autant⁸.

Ces deux termes, Butr et Barāni, ont une consonance arabe: les Barāni sont ceux qui portent le burnous, déjà connu des Arabes avant que ceux-ci ne pénètrent en Afrique, puisque 'Umar ibn al-Ḥaṭṭāb, le second calife, l'aurait

5. Voir A. M. al-Abbādī et M. I. al-Kattānī, 1964; H. H. 'Abd al-Wahhāb, 1965-1972; J. M. Abun-Nasr, 1971; H. Djait, 1973; H. al-Djānhānī, 1968; A. Laroui, 1970, 1977; H. Monès, 1947; M. Talbi, 1971; S. Zaghālū, 1965; M. Brett, 1972; M. Churakov, 1960 et 1962; J. Wansbrough, 1968.

6. E. Burke III, 1975.

7. Voir la bibliographie.

8. S. Gsell, 1913-1928; C. Diehl, 1896. Il est bien possible que ce classement ait été plaqué sur le monde berbérophone par les auteurs arabes — créateurs du vocabulaire — à partir de réalités bien concrètement vécues au Moyen-Orient, où les Arabes ont eux-mêmes été divisés en deux grands groupes.

porté, et les Butr, selon les auteurs arabes, sont les descendants d'un homme du nom de Mādghīs al-Abtar. Ce dernier mot, *abtar*, est le singulier de *butr*. L'*abtar* est l'homme sans progéniture, ou l'homme à qui il manque une main ou une jambe, ou qui n'a pas de couvre-chef. Comme il n'est guère possible que les Butr fussent la progéniture d'un homme qui en aurait été dénué, il ne resterait plus qu'une explication: on aurait donné à Mādghīs, père des Butr, le surnom d'*abtar* parce qu'il lui manquait un attribut vestimentaire, le capuchon.

En tout état de cause, nous ne saurions accepter aucune de ces explications linguistiques. Nous devons nous contenter d'admettre le fait que, sur le témoignage de généalogistes berbères ou arabes, Ibn Khaldūn, l'historien des Berbères, écrit que depuis des temps immémoriaux les Berbères étaient divisés en deux blocs, et que leur éternelle querelle et leur hostilité mutuelle ont toujours été le facteur dominant de toute l'histoire des Berbères avant et après l'Islam.

D'après E. F. Gautier, cette classification correspondrait à deux genres de vie différents, les Barāni étant des montagnards sédentaires, alors que les fils de Mādghīs (ou les Butr) sont des nomades des plaines. Cette hypothèse a depuis séduit beaucoup de chercheurs, mais elle est trop hardie pour être acceptée sans être soumise à une critique scientifique⁹. Néanmoins, cette classification en deux grands groupes concrétise vraisemblablement le sentiment éprouvé par les populations berbères du Maghreb à propos de leur parenté respective. Il semble que les généalogistes berbères (et arabes aussi) ont construit cette division *a posteriori*, tenant compte de faits d'expérience historique.

D'après Ibn Khaldūn, au moment de la conquête arabe, les plus importantes confédérations de *ḵabliā* butr étaient celles des Zanāta, des Maḡhara et des Nafzāwa. Il semble que le groupe zanāta ait exercé la suprématie, car on dit qu'il a donné son nom à tous les groupes nomades de Butr. Zanāta est un petit-fils d'un certain Māzīgh. Il semble que les Barāni descendaient aussi de Māzīgh. Le mot signifie « homme libre »¹⁰.

D'autre part, et toujours au moment de la conquête, les plus importantes confédérations de *ḵabīla* barāni sont, selon Ibn Khaldūn, celles des Awrāba, des Hawwāra et des Ṣanhādja¹¹.

Toutefois, dès que l'on passe à l'étude de la conquête arabe et de l'histoire de l'Afrique du Nord sous la domination islamique, on remarque l'apparition de nouvelles *ḵabīla* et de nouveaux groupes qui se révèlent plus importants que ceux mentionnés plus haut. Signalons enfin que les tables généalogiques présentées par Ibn Khaldūn ont été dressées à une époque plus tardive, certainement pas avant le IV^e/X^e ou le V^e/XI^e siècle, à des fins politiques ou dynastiques.

9. E. F. Gautier, 1937, p.227-239; mais voir R. Brunschwig, 1947. H. R. Idris, 1962, vol. 1, p.4-6.

10. Fascinés par ce nom et sa signification, de jeunes érudits maghrébins souhaiteraient remplacer « Berbère » par « Imāzīghen » (pluriel de Amāzīgh). Ils voient en effet dans « Berbère » une signification péjorative qui n'y est pas attachée. Berbère est un nom propre ayant perdu toute relation avec les « Barbaroi ».

11. Ibn khaldūn, 1956-1959, vol. 4, p.282-296.

Les tables elles-mêmes sont pleines de contradictions et diffèrent selon les sources. La répartition géographique des *ḵabīla* pose un autre problème; une *ḵabīla* ou une confédération de *ḵabīla* peut en effet avoir des rameaux ou des ramifications dans différentes parties du Maghreb, en particulier après l'invasion des Banū Hilāl, au ^{ve}/_{XI^e} siècle¹².

C'est pourquoi, pour plus de sûreté, il vaut mieux se contenter de présenter les grandes lignes de la division « tribale » des Berbères à l'époque de la conquête arabe et ultérieurement jusqu'au ^{vi^e}/_{XII^e} siècle.

À l'époque de la conquête arabe, les Barāni étaient divisés en de nombreux groupes importants tels que les Ṣanhādja, les Kutāma, les Talkāta, les Awrāba et les Maṣmūda (ou Masāmida). Les Zanāta (ou Zanatiens) peuplaient la Cyrénaïque et la Tripolitaine et au sud, jusqu'au Djabal Nafūsa et aux oasis du Fezzān, les confédérations de *ḵabīla* prépondérantes étaient celles des Hawwāra, des Luwāta, des Nafūsa et des Zaghāwa.

Ils dominaient également la partie orientale de l'Algérie actuelle que l'on appelait à l'époque arabe la région d'al-Mzāb. Ils peuplaient les terres à pâturage des pentes méridionales des montagnes de l'Atlas central jusqu'au fleuve Mulūya. C'était le pays du très vaste groupe des *ḵabīla* Miknāsa, qui s'étendait vers le sud jusqu'à la région fertile des oasis du Tafilālet.

Les Kutāma et les Ṣanhādja peuplaient le Maghreb central, y compris le massif de l'Aurès (Awrās) et le pays Ḵabā'il (la Grande Kabylie), vivant dans les régions de Tāhert et de Tlemcen. C'était l'habitat des grands groupes de Kutāma, qui ont aidé à établir le califat fatimide, des Talkāta, fondateurs des deux émirats zirides, des Awrāba, qui jouèrent un rôle prépondérant dans la fondation de l'émirat idriside, dans le nord du Maroc, et de quelques *ḵabīla* de moindre importance. Ibn Khaldūn appelle ces *ḵabīla* Ṣanhādja du centre du Maroc « la première génération des Ṣanhādja » (*al-ṭabaḵa al-ūlā min Ṣanhādja*). Il existait d'autres petites enclaves de Ṣanhādja au Maghreb occidental, la plus importante étant celle des Haskūra, qui vivaient dans le Haut Atlas au pays des Masmūda, auxquels les Ṣanhādja se joignirent et se mêlèrent pour constituer l'Empire almohade.

Un autre groupe de Ṣanhādja vivait sur les terres désertiques du sud du Wādī Dar'a (Oued Dra) et descendait dans la bande saharienne qui longe la côte Atlantique jusqu'au fleuve Sénégal. Leurs plus importantes *ḵabīla* étaient les Lamtūna, les Massūfa, les Djuddāla, les Gazūla (Djazula, les Banū Wārīth, les Lamṭa et les Ṭarḵa. Ces derniers sont les fameux Touareg (al-Ṭawāriḵ), seigneurs du grand Sahara jusqu'à l'époque actuelle. Tous ces groupes étaient des nomades chameliers¹³.

Ibn Khaldūn appelle ce groupe de Ṣanhādja « la seconde génération des Ṣanhādja » (*al-ṭabaḵa al-thāniya min Ṣanhādja*).

12. Voir chapitre ci-après.

13. Voir chapitre 13 ci-après.

Certains généalogistes excluent totalement les Kutama des Ṣanhādja et des Berbères, les faisant descendre des Arabes et leur donnant une généalogie sud-arabique himyarite.

Mais ce sont les Maṣmūda (ou Masāmida) qui forment le groupe le plus important des Barāni. Ils dominent la quasi-totalité du Maghreb occidental, à l'exception de quelques petites enclaves peuplées de Ṣanhādja et de Zanāta. Les branches les plus importantes de ce groupe sont les Ghumāra (région de Tanger et totalité du Rif) et les Barghawāṭa, qui règnent avec les Awrāba sur la vallée de Sebū. Les Masāmida vivent dans les régions montagneuses du Haut Atlas et de l'Anti-Atlas et dans la plaine fertile du Sūs, qui s'étend entre les deux chaînes de l'Atlas au sud du massif montagneux de Sirwa. Ce sont les fondateurs du mouvement religieux et de l'empire des Almohades qui réaliseront l'union du Maghreb et de l'Espagne¹⁴. Parmi les *ḵabīla* les plus importantes qu'ils regroupent figurent les Hintāta, les Haylāna (ou Aylāna), les Urīka, les Hazardja, les Masfīwa, les Dughāgha, les Hargha, les Ahl-Tin mallal, les Sawda, les Ganfisa, les Banū Wawazgīt, les Fatwāka, les Mastāna, etc.

Ce n'est là, bien entendu, qu'un portrait sommaire des Berbères et de leurs *ḵabīla* à l'époque où les Arabes arrivèrent en Afrique du Nord. Les unes ont résisté aux Arabes, les autres se sont ralliées à eux et se sont converties à l'islam au cours de la longue période de la conquête.

Presque tous les Berbères restaient fidèles à leurs anciens cultes de vénération des forces de la nature. Les Arabes les appelaient *mādjūs* [adorateurs du feu]; mais dans le contexte des débuts de l'islam, le mot signifie généralement « païens ».

Le christianisme n'était que peu répandu parmi les Berbères. Seuls les habitants de la frange littorale, ceux que les Arabes appelaient *al-Afāriḵa*, conservèrent cette religion. Les Afāriḵa étaient un peuple marginal, composé d'un mélange de Berbères et de Carthaginois romanisés, de Romains et de Grecs. Comparés aux puissants groupes berbères de l'intérieur du pays, ils ne formaient qu'une petite minorité¹⁵. Chez les Berbères proprement dits, la diffusion du christianisme était faible; ce n'est qu'en Tingitane et en Byzacène qu'il avait pénétré dans l'arrière-pays. En outre, les chrétiens de l'Afrique byzantine étaient divisés par des chiïsmes; depuis longtemps, la religion chrétienne avait fourni aux Berbères le prétexte d'un regroupement contre la domination romaine, et ils s'étaient jetés avec ardeur dans les hérésies (arianisme, donatisme) opposées à la doctrine de l'Église de Rome. Une pareille situation s'est ensuite développée contre la politique religieuse de Byzance.

Le judaïsme fit aussi de nombreux prosélytes, et, s'il ne joua pas le rôle que certains auteurs ont tenté de lui attribuer, il fut néanmoins répandu dans tout le nord de l'Afrique. La plus grande partie des Juifs indigènes descend d'autochtones convertis avant l'apparition de l'islam¹⁶.

14. Voir Unesco. *Histoire générale de l'Afrique*, vol. IV. chapitre 2.

15. Sur les Afāriḵa, voir T. Lewicki, 1951-1952.

16. Voir H. Simon, 1946; H. Z. Hirschberg, 1963, 1974.

Première phase de la conquête : la conquête de la Cyrénaïque et de la Tripolitaine

En l'an 20/641, entre 'Amr ibn al-ʿAṣ et le patriarche Cyrus, dernier gouverneur byzantin de l'Égypte, fut conclu le traité d'Alexandrie qui entérinait la conquête de son territoire par les Arabes. Peu après, le 16 *shawwāl* 21/17 septembre 642, la dernière garnison de Byzance évacuait Alexandrie.

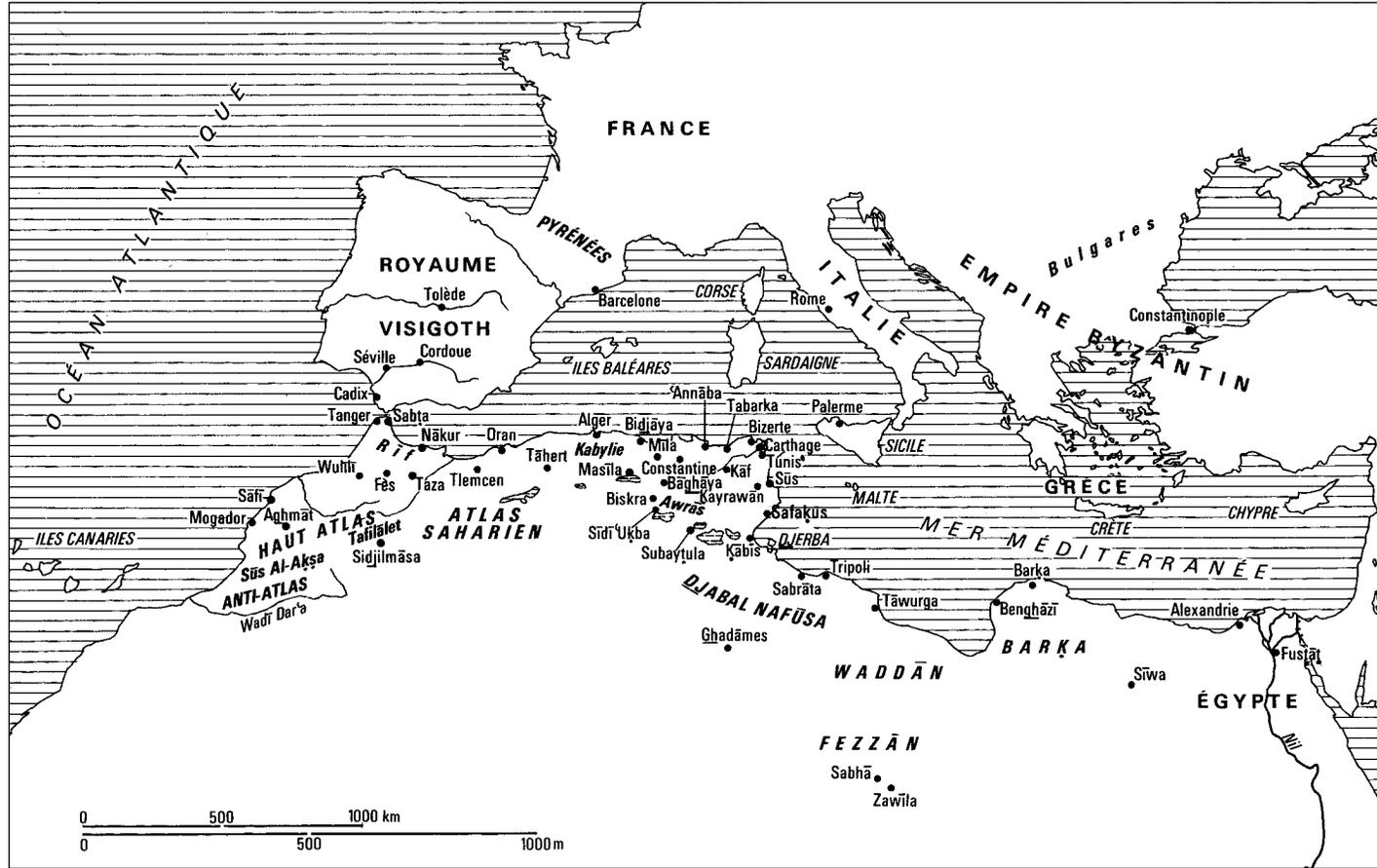
Mais le conquérant de l'Égypte, 'Amr ibn al-ʿAṣ, estimait nécessaire d'annexer la Cyrénaïque. Depuis la dernière réorganisation de l'empire par l'empereur Maurice Tibère (582-602), celle-ci appartenait à la province d'Égypte, ainsi que la Tripolitaine. Marchant donc, au début de 22/643, sur la Cyrénaïque, il s'en empara sans pratiquement rencontrer de résistance. Il ne trouva en face de lui ni Grecs ni Rūm (Byzantins) mais uniquement des Berbères appartenant aux groupes des Luwāta et des Hawwāra. Ceux-ci finirent par se rendre et acceptèrent de payer un tribut annuel de 13 000 dinars, qui représenterait désormais une partie du tribut de l'Égypte¹⁷.

Dans les documents arabes, la Cyrénaïque apparaît parfois sous le nom d'Antābulus (Pentapolis, les cinq villes). On l'appelle aussi Kūrīnā, ce qui est une légère déformation du nom grec Cyrène. Toutes les appellations de cette région disparaîtront bientôt pour faire place au nouveau nom que lui donnent les Arabes: Barḳa, inspiré de celui d'une petite ville de la région (aujourd'hui al-Mardj).

En même temps, 'Amr envoyait son lieutenant Nāfiʿ ibn 'Abd al-Ḳays occuper Zawīla, petite oasis sur la route du Fezzān qui existe toujours, légèrement au sud-est de Sabḥā. Zawīla est relativement éloignée de Barḳa, mais il semble que c'était, à l'époque, le plus important point d'eau des caravanes sur la route du Fezzān. Ce détail montre bien que, dès le début, les Arabes se virent obligés de conquérir l'intérieur, et pas seulement la plaine côtière. Nāfiʿ ibn 'Abd al-Ḳays y laissa une garnison et revint à Barḳa auprès de 'Amr. Tous deux rentrèrent en Égypte en *radjab* 22/avril ou mai 643.

Un an plus tard, 'Amr ibn al-ʿAṣ et ses lieutenants revinrent pour franchir une étape de plus dans la conquête de l'Afrique du Nord. Leur objectif était Tripoli, alors partie intégrante de l'Égypte au même titre que Barḳa. Il fallait annexer ce port, ceint de hautes murailles, dont le commerce faisait la prospérité. Les vaisseaux hellènes y jetaient l'ancre pour acheter les produits — olives, huile d'olive et laine — de la région, qui était renommée pour l'excellente qualité de ses moutons. 'Amr se saisit de Tripoli après un siège rapide. Pour parfaire son œuvre, il lança deux colonnes, l'une sous les ordres de Buṣr ibn 'Abī Arṭāt sur Sabra ou Sabrāta, dernière grande ville de l'ouest tripolitain, la seconde sur Waddān, l'oasis la plus importante de l'arrière-pays de Tripoli, qu'il plaça sous le commandement de 'Abd Allāh ibn al-Zubayr. L'occupation de Waddān impliquait l'annexion de toute la région

17. Ibn 'Abd al-Ḥakam, 1922, p. 170 et suiv.



9.1. La conquête du Maghreb par les Arabes.
[Source : I. Hrbek.]

montagneuse de Nafūsa. Le *Djabal Nafūsa* était à l'époque couvert d'une riche végétation, d'oliveraies et de pâturages. C'était aussi le bastion de la confédération des Nafūsa.

En procédant de la sorte, 'Amr ibn al-'Aṣ mettait un point final à la conquête de l'égypte. Les frontières occidentales de sa province étaient assurées. Au-delà de ces frontières, c'était Byzance et sa province de Byzacène (en gros, la Tunisie actuelle).

Les premières incursions en Ifrīḳiya

En l'an 27/647, le nouveau gouverneur de l'Égypte, 'Abd Allāh ibn Sa'd, lança une attaque contre le Byzacène. En ce temps-là, le gouverneur de l'Afrique byzantine était Gregorius (*Djurghīr*), l'exarque des Arabes, qui quelques années auparavant, la proclamant indépendante, avait coupé sa province du reste de l'empire. Dans son armée on comptait de nombreux mercenaires et des Berbères. Les armées arabes et byzantines se rencontrèrent non loin de Suffetula, que les Arabes nomment Subaytula (*Sbeitla*). La bataille se termina par une victoire décisive : l'exarque Gregorius fut tué, sa fille et de nombreux membres de sa maison furent capturés et Subaytula occupée. Beaucoup de Byzantins se réfugièrent à Carthage, à Sūs (*Hadrumetum*) et dans d'autres ports tandis qu'un grand nombre quittait l'Afrique pour n'y jamais revenir.

Après sa victoire, 'Abd Allāh ibn Sa'd, qui s'était querellé avec ses officiers, regagna l'Égypte, mais des colonnes arabes razziaient le pays dans toutes les directions, faisant des milliers de prisonniers, en particulier à *Thysdrus*, forteresse ou théâtre romain (aujourd'hui *al-Djamm*). Se sentant à sa merci, les populations africaines s'adressèrent à 'Abd Allāh ibn Sa'd en lui demandant d'accepter une rançon considérable pour prix de son départ. Comme cette offre lui convenait, il acquiesça, s'empara de la rançon et évacua le pays. La campagne se termina en 28/649.

Seconde phase de la conquête

Les campagnes de 'Amr ibn al-'Aṣ et 'Abd Allāh ibn Sa'd peuvent être considérées comme les étapes préliminaires ou préparatoires de la conquête. Les Arabes ont désormais fait connaissance avec la terre du Maghreb et avec ses habitants. Déjà, certains des participants à ces campagnes ont acquis une utile expérience. Depuis l'expédition de 'Amī ibn al-'Aṣ, une garnison permanente occupe *Barqa*; une autre, de moindre importance, est établie à *Waddān*. Mais tous les projets de conquête islamique furent paralysés pendant près de douze ans à la suite de la guerre civile qui fit rage chez les Arabes, depuis le milieu du califat de 'Uthmān (24/644-36/656) jusqu'à l'accession au califat de Mu'āwiya ibn Abī Sufyān en 41/661.

Sitôt la paix restaurée au sein de l'Empire arabe, le nouveau calife Mu'āwiya, fondateur de la dynastie umayyade, décréta la reprise de la conquête sur tous les fronts. En 43/663, Mu'āwiya nomma son allié 'Uḡba ibn 'Amīr al-Djuhanī gouverneur d'Égypte, et Mu'wiya ibn Hudaydj al-Sākunī commandant en chef de l'armée arabe qui allait reprendre la conquête du Maghreb.

Pendant cette période, les circonstances jouaient, en Afrique, en faveur des Arabes. Profitant de leur longue absence dans les années qui avaient précédé, les Byzantins tentèrent de restaurer leur autorité en Afrique. L'empereur Constantin II (641-668) y envoya un nouvel exarque, le patrice Nicéphore, avec ordre de prélever sur la population de la province un impôt équivalant à celui dont elle s'acquittait vis-à-vis des Arabes. La population refusa. Elle était incapable de réunir de telles sommes. Des tensions s'ensuivirent, qui conduisirent à l'inévitable affrontement. C'est alors que l'armée de Mu'āwiya ibn Hudaydj vint frapper à la porte (45/665). Mu'āwiya pouvait aisément vaincre Nicéphore; il l'obligea à se réfugier derrière les murs d'Hadrumetum (Sūs) et lança contre lui une colonne de cavalerie sous les ordres de 'Abd Allāh ibn al-Zubayr. Les cavaliers s'emparèrent de Sūs et obligèrent Nicéphore à prendre la mer. Puis les musulmans enlevèrent successivement Djalūla (Cululis), Bizerte et l'île de Djerba. En 46/666, ils risquèrent même une première incursion sur les côtes de Sicile.

En 50/670, le calife Mu'āwiya congédiait Ibn Hudaydj et nommait 'Uḡba ibn Nāfi' commandant en chef des forces arabes en Afrique du Nord. Cette nomination allait donner à la conquête un tour décisif. Partant de Waddān, 'Uḡba entreprit une longue expédition, passant par le Fezzān et le sud du Kawār. Il prit partout soin d'assurer l'autorité de l'Islam. Il construisit des mosquées, établit des garnisons et y laissa des missionnaires, puis remonta vers le nord jusqu'à Ghadāmes, où il fut rejoint par 10 000 cavaliers que lui envoyait Mu'āwiya pour l'aider dans sa nouvelle mission. Il commença par attaquer les dernières places fortes byzantines situées entre Gabès (Ḳābis) et l'endroit où il avait décidé de créer une base militaire et d'installer le centre politique (*miṣr*) de sa province. Il entreprit sans tarder la fondation d'une capitale, qu'il nomma Ḳayrawān, ce qui signifie « camp » ou « arsenal ».

La ville commença à s'élever. On raconte qu'à cette occasion, 'Uḡba accomplit de nombreux miracles: le Ciel lui aurait indiqué la direction précise de la *qibla*. Il aurait aussi donné ordre à tous les serpents et autres animaux nuisibles d'abandonner les lieux — ce qu'ils auraient fait. C'est là une partie de la légende de Sīdī 'Uḡba, le premier saint musulman d'Afrique. Avec Ḳayrawān, l'une des plus anciennes et vénérables cités de l'Islam, la première province musulmane d'Afrique du Nord était née. On lui donna le nom d'Afrique, Ifriḳiya. A l'époque, elle correspondait à peu près à la Tunisie actuelle.

Ayant ainsi créé une base de départ et doté la nouvelle province d'une capitale, 'Uḡba commença à préparer son action, mais il eut la mauvaise surprise d'apprendre sa destitution (56/675). Son successeur, Dīnār ibn Abū al-Muhādjjir, qui exerça ses fonctions de 56/675 à 63/682, se révéla comme l'un des esprits les plus brillants qui aient jamais dirigé la conquête arabe au

Maghreb. A son arrivée en Afrique, il se rendit compte que la situation avait légèrement évolué au détriment des Arabes. Déjà, l'empereur de Byzance, Constantin IV (Pogonat), était sorti victorieux de leur première grande attaque et du siège de Constantinople entrepris sous le règne du premier calife umayyade, Mu'āwiya. Il décida de profiter de cette victoire pour récupérer une partie des terres perdues. Il reprit Chypre et d'autres îles de la mer Égée et dépêcha des émissaires pour renouer les liens avec ce qui restait des Byzantins à Carthage et dans d'autres parties de l'ancienne province. Cette mission accomplie, les envoyés gagnèrent à la cause de Byzance le Berbère le plus puissant de l'époque, Kusayla¹⁸, chef des Awrāba et de la confédération de *ḡabīla ṣanhādja*, qui dominait tout le Maghreb central.

Informé de la situation en Ifrīḡiya, Abū al-Muhādḡir, suivant la coutume des chefs arabes de l'époque, décida de rencontrer l'ennemi au plus tôt. Avec son armée, il se porta jusqu'aux territoires des Awrāba, dans la région de Tlemcen. Là, il chercha à établir des contacts avant d'engager le combat. Il vit Kusayla et gagna sa confiance, lui expliqua la doctrine de l'islam, et l'assura que s'il acceptait de s'y rallier, lui-même et tous ceux de son clan deviendraient membres à part entière de la communauté musulmane.

Le Berbère se laissa convaincre. Avec tous les siens, il embrassa l'islam. Ceci se passait en 59/678, date mémorable dans l'histoire de l'islamisation du Maghreb. L'année suivante, en 60/679, Abū al-Muhādḡir, assisté de son puissant allié, envoya une armée sous les ordres de son lieutenant *Sharīk* ibn Sumayy al-Muradī conquérir la péninsule connue aujourd'hui sous le nom d'Iḡlībiyya ou encore de *Djazīrat Baṣḡū*, mais qui, pendant des siècles, avait porté le nom de *Djazīrat Sharīk*. S'étant rendu maître de la péninsule, Abū al-Muhādḡir s'attaqua à Carthage et s'empara de Mila, place forte stratégique de Byzance, un peu au nord de Cirta (la Constantine actuelle).

Peu après ce succès, Abū al-Muhādḡir se vit retirer son commandement et 'Uḡba fut à nouveau nommé gouverneur de l'Ifrīḡiya et commandant en chef de l'armée arabe de l'ouest, à la suite de la mort de Mu'āwiya et de l'avènement de son fils Yazīd en 61/680. La seconde nomination de 'Uḡba ibn Nāfi' à la tête de l'armée arabe conquérante de l'ouest est sans aucun doute l'événement le plus important de la conquête de l'Afrique du Nord par les Arabes. Il restaure la ville de Ḳayrawān, remet en état la mosquée et déclare qu'il ne tardera pas à ouvrir à l'Islam l'ensemble du Maghreb. Laisant dans la capitale une garnison de 6 000 hommes, il se met en marche avec 15 000 cavaliers, auxquels s'ajoutent quelques milliers de Berbères de Kusayla.

Mais au lieu de choisir les facilités offertes par la plaine côtière, il se hasarde dans l'Aurès et doit attaquer les *ḡabīla* berbères au cœur de leur territoire. Il se lance d'abord sur Bāḡhāya, ancien centre du chiisme des donatistes sous les Byzantins. Il y avait encore dans la région beaucoup de ces chrétiens chiismatiques, retranchés dans leur bastion montagnard pour échapper aux Byzantins. A l'approche de 'Uḡba, ils s'unissent aux Berbères

18. Ibn al-Athīr, citant Muḡammad ibn Yūsuf al-Warrāk comme une autorité en la matière, évoque la forme *Kasīla*.



9.2. Partie des fortifications byzantines de la ville de Tébessa : l'arc de Caracella, originellement au centre de la ville romaine, est devenue sous les Byzantins la porte nord d'une ville plus petite ceinte de murailles, et finalement conquise par les Arabes.

[Source : © M. Brett.]

voisins pour tenter d'arrêter ses troupes, mais ils sont défaits, et les survivants se réfugient dans la montagne où 'Uḳba les laisse de crainte de perdre du temps. Des milliers de Berbères et de chrétiens (les textes arabes parlent de Rūm) se replient en hâte vers l'ouest. Laisant derrière lui Bāghāya, 'Uḳba prend Masīla d'assaut, passe les gorges de l'Aurès et débouche devant Tiāret (Tāhert). Là, il a la surprise de trouver en face de lui des milliers de Berbères (Luwāta, Hawwāra, Zuwaḡha, Matmāta, Zanāta et Miknāsa) qui l'attendent avec un important contingent de Rūm. Il fonce sur eux et les disperse au cours d'une bataille acharnée.

Cette victoire confère à 'Uḳba l'auréole d'un invincible combattant. Impressionnés par sa personnalité et ses victoires, des milliers de Berbères se rallient à l'Islam et s'engagent en masse dans son armée. Il quitte la région de Tiāret et envahit celle de Tlemcen, pays des Awrāba et de Kusayla. Abū al-Muhādjir déconseille à 'Uḳba de les attaquer, parce qu'ils sont déjà musulmans et que leur chef Kusayla se trouve être son ami et allié. Il fait fi des sages avis de cet homme sincère et se jette avec ses nombreux combattants au cœur du pays Awrāba. Kusayla bout de colère, mais domine sa fureur tout en décidant de prendre une revanche le moment venu.

'Uḳba traverse alors la Mulūya, franchit la passe stratégique de Taza et marche sur Tingis (Tandja, Tanger), dont le gouverneur, Julien (Julian)¹⁹,

19. Il est aujourd'hui établi que Julian n'est pas un nom personnel, mais un titre, *comes Juliānus*, c'est-à-dire comte de Julia Traducta (ancien nom de Tarifa). Il était sans aucun doute wisigoth. C'est pourquoi on rencontre un autre Julian au temps de la conquête de l'Espagne. Voir J. Vallvé, 1967.

entre en contact avec lui et lui conseille de se porter au sud et de conquérir les territoires berbères. 'Uḳba se précipite sur les bastions montagnards des Masāmida, princes des cimes, qui s'enfuient, terrorisés, et se replie jusqu'à Wādī Dar'a, où il les pourchasse et leur inflige une cuisante défaite. Remontant vers le nord-est, il traverse la région de Tafilālet, puis oblique à l'ouest en direction d'Aghmāt-Urīka, où il bâtit une mosquée. Il en fait élever une autre à Naffis, village situé sur le petit cours d'eau du même nom.

De là, 'Uḳba marche en direction du sud-ouest et atteint la côte atlantique à Sāfi (au nord de Mogador), près du village d'Ighiran-Yattūf (cap Guir). Là, d'après la légende, il entre dans l'eau à cheval et dit que c'est en combattant pour Dieu qu'il a atteint le bout du monde. S'il ne poursuit pas plus loin, c'est qu'il n'existe plus de terre qu'il puisse déposer dans le giron de l'Islam.

Le voyage de retour sera tragique. Les hommes sont épuisés. Après une si longue expédition, ils ont hâte de revoir leurs familles. A ceux qui le désirent, 'Uḳba permet de partir en avant. Finalement, il ne lui reste plus que 5 000 hommes. C'est le moment qu'attend Kusayla pour exercer sa vengeance. Alors qu'ils passent dans la région de Tlemcen, sa patrie, il abandonne le camp de 'Uḳba et se hâte jusqu'au centre de l'Atlas, prend contact avec les chrétiens qui y sont réfugiés et convient avec eux d'attendre 'Uḳba dans une plaine près de Tahūdhā, au sud de Biskra. 'Uḳba se trouve encerclé par quelque 50 000 hommes. Il montre une bravoure digne de sa réputation. Mettant pied à terre avec Abū al-Muhādjjir et le reste de ses compagnons, il fonce sur l'ennemi et trouve la mort des braves. Presque tous les siens sont tués (dhū l-ḥidjdja 63/août 683).

La tragique nouvelle alarme tout le Maghreb. A Ḳayrawān, les musulmans sont frappés de panique, la garnison prend en toute hâte la route de l'est. Kusayla marche sur Ḳayrawān et s'en empare. Il n'abjure pas l'islam mais se proclame gouverneur, traitant avec bienveillance les Arabes de la ville. Ainsi, l'aventure de 'Uḳba se termine par une catastrophe, mais l'Ifriḳiya n'est pas perdue pour l'Islam. Pour la première fois dans l'histoire, elle est gouvernée par un Berbère de pure souche: Kusayla, prince des Awrāba.

La campagne de 'Uḳba n'aura pas été une aventure sans lendemain. En dépit de sa fin tragique, c'est l'expédition la plus importante et la plus décisive que les musulmans aient entrepris au Maghreb. Les Berbères ont redouté cet homme, mais sa mort valeureuse en a fait un saint, un martyr (*mudjjāhid*). Sa tombe à Sīdī 'Uḳba devint le sanctuaire le plus vénéré de toute l'Afrique du Nord.

Les débuts de la résistance berbère

La campagne de 'Uḳba eut un autre effet d'une grande portée: les Berbères se rendirent compte que l'attaque arabe avait été dirigée contre eux,

et non pas seulement contre les Byzantins. Il devint clair que le but des Arabes était d'inclure dans leur empire et leur communauté les Berbères et leur territoire. Bien que les masses berbères n'aient pas eu d'objections à embrasser l'islam, leurs chefs n'étaient pas disposés à se laisser incorporer dans l'empire d'une puissance étrangère. La victoire de Kusayla apparut comme la première manifestation de cet esprit: il était heureux d'être l'ami et l'allié du gouverneur arabe Abū al-Muhād̲j̲ir, mais il refusait d'être le sujet d'un calife lointain. D'un autre côté, les Umayyades ne pouvaient accepter de céder à un chef local, fût-il musulman, la suzeraineté sur la nouvelle province. Mais le calife ʿAbd al-Malik ibn Marwān (66/685-86/705) était alors incapable d'envoyer des renforts en Afrique. Néanmoins l'idée ne lui vint jamais de négocier avec Kusayla.

C'est seulement en 69/688 qu'une nouvelle armée commandée par Zuhayr ibn Ḳays recommença la reconquête de la province perdue. Kusayla, qui avait constitué un royaume berbère comprenant l'Aurès, le sud constantinois et la plus grande partie de l'Ifrīḳiya (68/687-71/690), ne se sentit plus en sécurité à Ḳayrawān en apprenant l'approche de la nouvelle armée arabe. Il décida d'attendre l'ennemi à Mamma, petit village entre Ḳayrawān et Lāribus, dont les habitants étaient des Hawwāra.

La bataille de Mamma fut décisive. Très à l'aise désormais dans l'art de la guerre, les Arabes purent vaincre Kusayla et le tuer (71/690). Les Berbères essuyèrent de lourdes pertes. Les Arabes pourchassèrent les fuyards très loin dans le Maghreb, parfois jusqu'à la Mulūya. Les Awrāba, qui étaient alors un des plus puissants clans berbères, furent totalement vaincus. Abandonnant les environs de Tlemcen, ils s'établirent au nord de Sebū, aux alentours de Wulīlī (Volubilis). De nombreuses places fortes tombèrent aux mains de Zuhayr, entre autres Sicca Vaneria (Shikkahāriya, al-Kāf aujourd'hui).

Après sa victoire, Zuhayr ne s'attarda pas en Ifrīḳiya. Il séjourna un an dans le pays, puis il annonça son départ. Or, tandis qu'il s'acheminait vers l'Égypte, un corps d'armée byzantin, profitant de la guerre des Arabes contre Kusayla, s'empara de Barḳa. Lorsqu'il l'apprit, Zuhayr était déjà à proximité. Il marchait avec l'avant-garde de l'armée, suivi du gros de la troupe, mais trouva la mort dans l'affrontement avec les Byzantins.

La nouvelle de cette victoire byzantine inquiéta le calife ʿAbd al-Malik; il lui fallut cependant attendre quatre ans avant d'être en mesure d'envoyer en Ifrīḳiya les contingents nécessaires, car il avait trop d'autres problèmes à résoudre d'urgence. Le calife choisit comme nouveau gouverneur Ḥassān ibn al-Nuʿmān, qui leva une armée importante et fit affecter la totalité des revenus de l'Égypte à l'entretien de l'expédition. Il voulait en terminer avec la conquête du Maghreb.

Ḥassān visait en premier lieu les Byzantins: il voulait les empêcher de s'allier avec les Berbères. Arrivé à Ḳayrawān, il marcha sur Carthage et en détruisit le port de telle sorte qu'aucun vaisseau byzantin ne pût jamais y entrer. Puis il envoya dans toutes les directions des colonnes chargées d'expulser les derniers Rūm. La plupart d'entre eux cherchèrent refuge dans les îles de la Méditerranée. Des combats violents se déroulèrent dans la région

d'Istafūra (Satfūra), la péninsule où s'élevaient Hippo Diarhytus (Bizerte), Hippo Regius (Bône, 'Annāba) et Tabarka. C'était autant de places fortes et de colonies byzantines, et toutes tombèrent aux mains des Arabes.

Cela fait, Ḥassān estima en avoir terminé avec les tâches militaires et se consacra à l'organisation du territoire. Mais à peine était-il de retour à Ḳayrawān que lui parvenait une nouvelle aussi alarmante qu'inattendue. Une femme berbère, surnommée par les Arabes *al-Kāhina*, la prophétesse (c'est sous ce surnom qu'elle est entrée dans l'histoire), chef de la *ḵabīla* des *Djarāwa* de l'Aurès, avait rassemblé tous les *Zanāta* de la région et déclarait qu'elle bouterait les Arabes hors d'Ifrīḳiya. Al-Kāhina était indiscutablement une femme impressionnante. Mi-reine, mi-sorcière, le teint sombre, la chevelure abondante, des yeux immenses, qui, d'après les auteurs anciens, viraient au rouge tandis que ses cheveux se dressaient sur sa tête lorsqu'elle était en colère ou poussée par ses démons, c'était un vrai personnage de légende²⁰.

En tant que chef d'une importante *ḵabīla zanatā*, elle avait été bien inquiétée par la victoire imprévue de Kusayla, chef *ṣanhādja*, qui avait exercé sa domination sur une région voisine. Lorsque les Arabes, ces nouveaux venus, battirent les *Ṣanhādja* et menacèrent de dominer tout le Maghreb, ses craintes augmentèrent, ce qui la détermina à défier les Arabes.

La nouvelle fut une surprise pour Ḥassān. Il se porta aussitôt à l'assaut de ce nouvel ennemi. Al-Kāhina s'attendait à voir les Arabes s'emparer de *Bāghāya*, qui leur aurait servi de base pour l'attaquer dans l'Aurès. Elle l'occupa sans tarder, leur fermant ainsi la route vers l'intérieur. Ḥassān avança jusqu'à *Miskiāna*, petit village sur le ruisseau du même nom, non loin du camp de la reine sorcière. En 77/696, il passa à l'attaque. Les *Djarāwa* se jetèrent sur les Arabes avec une telle impétuosité que ceux-ci durent se replier, laissant sur le terrain des centaines de morts et quelque quatre-vingts prisonniers. Les blessés furent si nombreux que le plus ancien de nos chroniqueurs, Ibn 'Abd al-Ḥakam, a appelé *Wādī Miskiān* « le wādī de la calamité ». Ḥassān battit en retraite sur *Barḳa*. Al-Kāhina se contenta de sa victoire et, au lieu de marcher sur *Ḳayrawān*, retourna dans ses montagnes.

Pensant que seul le butin intéressait les Arabes, elle inaugura la stratégie de « la terre brûlée », et laissait détruire toutes les cultures et les villages entre l'Aurès et l'Ifrīḳiya. Cette politique souleva contre elle les sédentaires, qui ne tardèrent pas à envoyer des émissaires à Ḥassān pour qu'il se hâte de leur porter secours. La situation s'aggrava l'année suivante, en 78/697, quand l'empereur de Byzance, Léon (695-698), envoya une flotte qui mit Carthage à sac et y massacra de nombreux musulmans.

Ce n'est qu'en 80/699 que des renforts parvinrent à Ḥassān. Fatigué de cette lutte interminable pour l'Afrique, le calife 'Abd al-Malik avait décidé de porter un coup décisif. L'armée avec laquelle Ḥassān marcha contre al-Kāhina fut la plus considérable qu'on eût jamais vue dans la région, la troupe arabe étant renforcée par des milliers de Berbères, pour la plupart butr.

20. Voir M. Talbi, 1971.

La dernière bataille entre Ḥassān et al-Kāhina eut lieu en 82/701. La reine y trouva la mort, et ses partisans, la déroute. Aussitôt, les Berbères de l'Aurès demandèrent l'amnistie. Ils l'obtinrent à condition de fournir aux Arabes des combattants pour leurs armées. 12 000 hommes furent alors envoyés à Ḥassān, qui les plaça sous le commandement des deux fils de la reine vaincue. Tous ces combattants, y compris les deux jeunes princes, se rallièrent à l'Islam.

Ḥassān eut ainsi le sentiment que la résistance berbère avait été brisée. Il retourna à Ḳayrawān et entreprit d'empêcher toute nouvelle tentative de retour de la part des Byzantins. A cette fin, il donna l'ordre de détruire Carthage de fond en comble. En 83/702, c'était chose faite. La vie de cette cité, glorieuse dans l'histoire, avait pris fin.

Mais l'Ifrīkiya ne pouvait se passer d'un port important. Aussi Ḥassān choisit-il l'emplacement d'un vieux port phénicien, Tarses (Tarshīsh), situé au sud-ouest de Carthage, sur le rivage d'une baie peu profonde. Il ordonna l'édification d'un nouveau port, et le calife lui envoya d'Égypte 1 000 coptes spécialisés dans cet art pour l'aider à en tracer les plans. Un canal fut percé et un chantier naval ou « arsenal » (*dār al-sinā'a*) construit pour les navires. Ainsi naquit le port de Tunis. On l'inaugura la même année (83/702). Trente ans plus tard, le gouverneur de tout le Maghreb arabe, 'Ubayd Allāh ibn al-Ḥabḥāb (116/734-123/741) le transformait en vraie grande cité. Sur ses ordres, l'arsenal fut agrandi, de nouveaux docks bâtis, et la population fut encouragée à venir y habiter. Il fit de Tunis le centre des grands camps destinés aux troupes arabes stationnées dans la région, et transforma sa mosquée en mosquée cathédrale (*masjid djamī*). C'est la fameuse mosquée Zaytūna, l'un des plus importants sanctuaires de tout le monde islamique.

Entre-temps, Ḥassān avait commencé à mettre sur pied le système administratif de la nouvelle province d'Afrique. Il y inclut la région de la Tripolitaine (Tarābulus), de Misrāta à l'est, de Tāwargha à l'ouest, la région de l'Ifrīkiya proprement dite, de Gabès à 'Annāba, et celle du Mzāb, de 'Annāba jusqu'au cours supérieur du Chélif (au sud d'Alger). C'est cet ensemble qui sera désormais considéré comme la province d'Afrique. A l'ouest de Chélif s'étendaient le Maghreb central puis le Maghreb occidental qui, théoriquement, faisaient partie de l'Empire islamique, mais dont on n'entendra plus parler après la mort de 'Uḳba. On y trouvait déjà des communautés musulmanes, mais l'annexion de fait des deux Maghreb au califat sera l'œuvre de Mūsā ibn Nuṣayr et de ses fils.

Pour le moment, Ḥassān organisait sa province de l'Ifrīkiya sur le modèle du système administratif appliqué dans l'ensemble de l'Empire islamique, qui respectait partout les divisions administratives antérieures. A la tête d'une province, les musulmans nommaient un gouverneur (*'āmil*), qui désignait lui-même un vice-gouverneur (*wālī*) pour chaque circonscription. En général, les impôts représentaient 10 % environ des revenus individuels. En Ifrīkiya, où il n'y avait pratiquement ni chrétiens ni juifs pour payer la capitation (*djizya*), nous pouvons imaginer que cette source de recettes, importante partout ailleurs (en Égypte par exemple), était sans doute presque inexistante.

Il reste que l'Ifrīkiya ressemblait à l'Arabie, toutes deux présentant la même organisation sociale en *ḵabīla*. En Arabie, le gouvernement prélevait sur les *ḵabīla* un impôt qui était d'environ 2 % de la richesse collective de la *ḵabīla* en chameaux et en moutons. Cet impôt était la *sadaqa*, et son percepteur le *muṣaddīk*. Ces collecteurs d'impôts étaient dépêchés une ou deux fois par an aux *ḵabīla*. Hassān appliqua le même principe aux régions désertiques et montagneuses de sa province. Cependant, comme le gouvernement devait pourvoir à la nomination d'un juge (*ḵādī*) pour chaque centre ethnique ainsi qu'à l'envoi de missionnaires ou d'enseignants pour instruire la population des principes de l'islam et présider aux prières, il ne retirait en fait des *ḵabīla* presque aucun revenu, ces divers fonctionnaires étant payés grâce à la *sadaqa*.

En tout état de cause, Ḥassān dota la province d'Afrique d'une infrastructure administrative très solide. Il n'est pas étonnant que cette province, vu l'extension géographique que nous avons indiquée, soit devenue la clef de voûte de toute la structure arabe de l'Afrique du Nord. Grâce à sa mosquée, entièrement rénovée par les soins d'Ḥassān, Ḳayrawān devenait l'un des centres les plus importants de la culture et de la science islamiques.

Malgré l'absence d'autorité arabe sur les deux Maghreb, l'islam progressait régulièrement et partout grâce aux prédicateurs, nombreux jusque dans la région de Sūs, à l'extrême sud du Maroc. Des documents dignes de foi nous assurent qu'à l'époque, les Berbères construisaient partout des mosquées et qu'ils dotaient ces mosquées cathédrales de chaires (*manābir*) pour la prière publique. Ceux qui n'avaient pas exactement orienté sur La Mecque la *ḵibla* de leur mosquée corrigeaient les erreurs commises²¹. On dit que la chaire de la mosquée Aghmāt Hilāna (au sud de Marrakech) fut utilisée dès 85/704.

La conquête du Maghreb occidental

Ḥassān ibn al-Nu'mān n'exerça pas ses fonctions assez longtemps pour parachever son œuvre. En 85/704, il fut remplacé par Mūsā ibn Nuṣayr, sexagénaire extravagant, d'une étonnante ambition, protégé du gouverneur de l'Égypte, 'Abd al-'Azīz ibn Marwān. Il vint en Ifrīkiya, débordant d'énergie malgré son âge, manifestant une incroyable soif d'aventures, de conquêtes, de gloire. A peine était-il arrivé à Ḳayrawān qu'il commençait ses campagnes. Il voulait soumettre les deux Maghreb (central et occidental) et comptait en tirer un butin fabuleux. Malheureusement pour lui, il ne s'y trouvait aucun trésor, regorgeant, comme en Iraq ou en Iran pendant les conquêtes, d'or et de pierres précieuses. Il n'y avait là que des hommes, leurs familles et leurs troupeaux.

Comme but de sa première campagne, Mūsā choisit un *djabal* au sud de Tabarka, *Djabal Zagħwān* (Zengitanus). C'était le territoire de certaines

21. E. Lévi-Provençal, 1954a, p. 22, La *ḵibla* est l'orientation vers laquelle doivent se tourner les musulmans lorsqu'ils prient en direction de la Ka'ba. C'est aussi, dans une mosquée, l'espace en retrait, le coin de prière, orienté vers la Ka'ba de La Mecque.

branches des Hawwāra et des Djarāwa qui n'avaient pas encore fait leur soumission. Il les attaqua sauvagement et fit de nombreux prisonniers. Le coup porté terrifia les Berbères d'un bout à l'autre de l'Atlas central. Ils commencèrent à fuir en direction du Maghreb occidental. Mūsā les pourchassa. Après avoir conquis quelques villages et *ḵabīla* du Rīf, où les filles de Kusayla s'étaient réfugiées, Mūsā occupa Tanger (Tandja) et accorda sa protection à Ceuta (Sabta) et à son gouverneur, Julian. De là, Mūsā envoya ses quatre fils et quelques autres de ses officiers à la tête de colonnes volantes pour ratisser le Maghreb occidental dans toutes les directions. Ils rejoignirent les frères *ḵabīla* maṣmūda sur Wādī Darʿa et les vainquirent.

La plupart des Berbères du Maghreb occidental offrirent leur soumission et embrassèrent l'islam. Mūsā créa trois nouvelles provinces: le Maghreb central avec Tlemcen (Tilimsān) pour capitale, le Maghreb extrême-occidental (al-Maghrib al-Aḵṣā) avec Tanger (Tandja) pour capitale, et al-Sūs al-Aḵṣā.

Pour chaque province, il désigna un gouverneur résidant dans sa capitale avec une forte garnison. Ces garnisons n'étaient pas seulement composées d'Arabes, mais aussi de Berbères. En vue de s'assurer l'obéissance des populations soumises, il prit en otage (*rahāʿin*) un grand nombre de combattants qu'il incorpora dans l'armée musulmane. A Tanger, Mūsā nomma son fils Marwān gouverneur, et il lui affecta 17 000 combattants masnudites. Il le remplaça plus tard par Ṭāriḵ ibn Ziyād.

C'est ainsi que Mūsā a achevé la conquête de la totalité du Maghreb. C'était un formidable exploit, mais il avait utilisé des méthodes cruelles qui allaient coûter cher aux musulmans. En 91/710, Mūsā repartit pour Ḳayrawān. L'année suivante, il fut rappelé pour se voir confier la tâche suprême de son existence: la conquête de la péninsule ibérique (al-Andalus).

La conquête de la péninsule ibérique (al-Andalus)

Aucune étude de la conquête de l'Afrique du Nord par les musulmans ne peut passer sous silence le rôle de premier plan joué par les Berbères lors de la conquête de la péninsule ibérique et leur contribution à l'histoire de l'Espagne musulmane ainsi qu'à l'hégémonie musulmane en Méditerranée.

L'édifice monumental que représentent l'histoire et la civilisation de l'Espagne musulmane est l'œuvre commune des Arabes et des Berbères. Le premier chef militaire musulman qui a entrepris une opération de reconnaissance dans le sud de la péninsule pour explorer les possibilités de conquête (91/710) est Tarīf, fils de Zarʿa ibn Abī Mudrik. Tarīf appartenait à la jeune génération des Berbères islamisés formés à l'école militariste de Ḥassān ibn al-Nuʿmān et de Mūsā ibn Nuṣayr. Il mena à bien cette expédition et donna son nom à un petit port du sud de l'Espagne, Tarifa. Le général musulman qui, le premier, décida de la conquête de l'Espagne, Ṭāriḵ ibn Ziyād ibn ʿAbd Allāh ibn Walghū, était également berbère. Son grand-père ʿAbd Allāh

appartenait à la *ḳabīla* des Warfadjūma, branche des Nafza. Converti à l'islam par 'Uḳba, il avait servi sous ses ordres.

Nous avons déjà dit que Mūsā avait nommé Ṭāriḳ ibn Ziyād gouverneur de la province de Tandja, ou al-Maghrib al-Aḳṣā [Le Maghreb extrême-occidental], ce qui représentait la partie septentrionale du royaume du Maroc actuel. Il avait sous ses ordres une armée de 17 000 hommes, pour la plupart des Ṣanhādja.

Avec ce corps expéditionnaire et quelques troupes arabes, Ṭāriḳ franchit le détroit et débarqua auprès du promontoire rocheux qui portera dorénavant son nom : Djabal Ṭāriḳ (« la montagne de Ṭāriḳ » ou, comme nous le prononçons aujourd'hui, Gibraltar). En shawwāl 92/août 711, il remporta sa fameuse victoire sur l'armée wisigothe, dans la bataille où périt Roderic (en espagnol Rodrigo, en arabe Rūdrīk), le dernier roi wisigoth²². Sans perdre de temps, le général se lança sur Tolède (Ṭulayṭula) avec son infatigable cavalerie berbère. Après avoir couvert à marches forcées plus de 500 kilomètres, il s'empara de la capitale des Goths, exploitant ainsi à fond son succès initial. Un mois plus tard, en dhū l-hidjja 92/septembre 711, Ṭāriḳ, le premier des grands généraux berbères de l'Islam occidental, avait déjà mis fin au règne des Wisigoths sur la péninsule, inaugurant ainsi l'ère de l'Espagne musulmane.

Mūsā ibn Nuṣayr ne tarde pas à rejoindre Ṭāriḳ et termine son œuvre avec une armée de 18 000 hommes, des Arabes pour la plupart. Les deux conquérants se retrouvent à Talavera. Ṭāriḳ et ses Berbères se voient confier la tâche de conquérir l'Espagne du Nord-Ouest. Ils s'y emploient et, en 93/712, ils ont déjà en trois mois balayé le territoire qui va du nord de l'Èbre aux Pyrénées et annexé l'inaccessible pays basque. Ils y laissent un petit détachement sous les ordres du Munūsa, l'un des lieutenants berbères, qui jouera un rôle décisif dans les campagnes musulmanes dans le sud de la France. Avant la fin de son commandement en Espagne, Ṭāriḳ conquiert avec ses Berbères toute la région qu'on nommera plus tard la Vieille Castille, occupe Amaya, Astorga et enfin Léon.

Les échos des brillants succès remportés en Espagne poussèrent les Berbères à se ruer par milliers sur la péninsule ibérique. Telle était leur hâte que certains traversèrent le détroit sur des troncs d'arbres. Sitôt arrivés, ils prirent part à la conquête du reste de la péninsule et à la campagne musulmane dans le sud de la France. La bataille de Poitiers, qui mit fin aux succès des musulmans en Gaule, eut lieu à l'automne de 114/732. Des milliers de Berbères demeurèrent dans le sud du pays pendant une quarantaine d'années encore²³. Beaucoup d'autres Berbères s'établirent en Espagne (al-Andalus, l'Espagne musulmane), se marièrent avec des Arabes ou des Romano-Ibères, et devinrent des Andalous musulmans. La péninsule était parsemée de colonies berbères. Leur progéniture appartenait à la classe des *muwalladūn* (Andalous de père

22. Le site de la bataille n'est pas établi définitivement. On indique généralement ou les rives de la Guadalete ou la Laguna de la Janda, ou Jeréz de la Frontera comme les champs de bataille les plus probables. Mais I. Olagüe (1974, chapitre 2) a démontré que la bataille aura lieu près du fleuve Guadarranque, non loin de Gibraltar.

23. Voir J. Reinaud, 1836; J. Lacam, 1965; G. de Rey, 1972.

arabe ou berbère et de mère ibérique), qui formaient 70 % de la population de l'Espagne musulmane. De toutes conditions sociales, ces Andalous d'origine berbère nous ont laissé une interminable liste de personnages célèbres : généraux, ministres, théologiens, inventeurs, poètes et artistes.

Les Berbères après la conquête arabe

Lorsque s'achève la longue conquête de l'Afrique du Nord par les Arabes (642-711), apparaît un pays totalement nouveau, dont la population traverse une période de transformation de ses structures sociales (et même ethniques), de son mode de vie, de ses modes de pensée et même de sa conception du monde. Ses relations politiques, spirituelles et culturelles avec le monde chrétien sont coupées pour près de dix siècles. Des côtes de l'Atlantique à la Cyrénaïque, cette population tourne ses regards vers le monde de l'Orient musulman et arabe. Lentement, au fur et à mesure de son islamisation et de son arabisation, elle acquiert le sentiment d'appartenir à ce monde ; celui-ci est si fort et si profond que certains des groupes les plus importants commencent à se targuer de lointaines ascendances arabes pré-islamiques. Par la suite, les généalogistes professionnels élaboreront en ce sens des arbres généalogiques que tous les Berbères accepteront comme autant de faits indiscutables.

Il est surprenant de constater l'attrait irrésistible qu'exerça l'islam sur les Berbères. Au cours de la conquête, ils ont embrassé cette confession en masse mais, au début, leur conversion n'était guère que de pure forme. Ils ont adhéré à l'islam parce que sa doctrine claire et simple les séduisait. Pendant toute la période de la conquête, les émigrants arabes se sont établis sur l'ensemble du territoire de l'Afrique du Nord. Ils s'installaient en nouveaux venus pacifiques, et on leur faisait partout bon accueil. D'importants groupes arabes se sont fixés dans de nombreux secteurs de la Cyrénaïque et de la province d'Ifrīqiya. Ils y sont demeurés longtemps, surtout dans les deux divisions provinciales de l'Ifrīqiya et du Mzāb. Une fraction non négligeable de ces colons appartenait à la grande confédération arabe de Tamīm. Ces groupes arabes sont tombés en décadence pendant la période aghlabide (184-296/800-909) et ont été lentement absorbés par la population locale.

Par ailleurs, de petits groupes d'Arabes, parfois même des familles ou des individus, se sont installés au sein de *ḡabīla* berbères où ils étaient considérés comme des professeurs. Ils exerçaient les fonctions d'imam, de chefs religieux. Souvent cette direction spirituelle devenait aussi politique : l'imam arabe était le chef politique de la *ḡabīla*. Cette évolution implique que le colon arabe se soit transformé en Arabe berbérisé. Un exemple caractéristique est celui de Banū Šālīḡ ibn Manšūr al-Yamanī, fixé dans la région de Nakūr (aux environs de l'actuel Alhucemas, dans le nord du Maroc), dont le calife 'Abd al-Malik lui avait fait présent en 91/710. Cette famille arabe se mêla à la population, et les *ḡabīla* berbères finirent par considérer ses membres comme des émirs. De même, les Banū Sulaymān ibn 'Abd Allāh ibn al-Ḥasan, famille

de descendants du Prophète, se sont établis dans la région de Tlemcen où ils ont créé, avec la collaboration des Berbères locaux, un certain nombre d'émirats arabo-berbères, cependant que leurs cousins, les Idrisides de Fès, s'employaient activement à partir de 172/788 à parachever l'islamisation du Maghreb occidental.

Il arrivait très souvent que ces colons arabes fussent des adeptes des différentes sectes musulmanes dissidentes des kharidjites (*Khawāridj*), qui condamnaient le régime des Umayyades et prêchaient des doctrines égalitaires qui trouvaient vite un écho favorable parmi les Berbères.

Les grandes conquêtes qui ont permis aux Arabes de se répandre en dehors de leur péninsule ont été faites sous la bannière et au nom de la nouvelle religion, l'islam. En ce temps, être Arabe signifiait être musulman, et *vice versa*. Cette tendance à l'identification ethnique et religieuse, au lieu de disparaître avec la conversion de peuples dans les pays conquis, s'est maintenue et même approfondie avec l'avènement de la dynastie umayyade. L'Empire umayyade était effectivement un royaume arabe, avec à sa tête l'aristocratie mecquoise de kurayshites, anciens adversaires du Prophète et convertis de la dernière heure. Cette aristocratie a dirigé l'État musulman principalement à son profit, ne tenant pas compte des principes démocratiques propres à la doctrine islamique. Les nouveaux convertis non arabes continuaient d'être traités en citoyens de deuxième ordre, n'ayant pas les mêmes droits — particulièrement dans le domaine fiscal — que les Arabes. Pour conserver leurs privilèges de classe et leurs revenus, les califes umayyades — sauf le pieux ʿUmar ibn ʿAbd al-ʿAzīz (99/717-101/720) — ne se montrèrent jamais prêts à accorder aux nouveaux convertis leurs droits de membres de la communauté islamique (*umma*) et à les considérer comme les égaux des Arabes. C'est cette politique qui a provoqué la crise profonde du régime umayyade et qui a conduit à la chute de la dynastie au milieu du II^e/VIII^e siècle. Comme souvent en histoire, des tensions d'ordre social et ethnique ont trouvé leur expression dans des mouvements de dissidence religieuse. Dans le cas des Berbères, toutes les conditions étaient réunies. Les derniers gouverneurs umayyades ont introduit une politique dure qui ne tardera pas à provoquer des réactions hostiles : les Berbères étaient considérés comme un peuple vaincu que l'on pouvait gouverner par la force, alors que presque tous étaient déjà devenus musulmans, qu'ils avaient combattu pour l'islam et que par conséquent ils se considéraient comme citoyens à part entière de l'Empire islamique, sur un pied d'égalité avec les Arabes. Les Berbères se plaignaient d'avoir été mal récompensés de leurs services (c'était très net en Espagne où on leur avait donné comme fiefs des régions moins fertiles). Aussi se détachèrent-ils, au Maghreb, de l'orthodoxie sunnite, représentant la politique officielle des Umayyades, et se tournèrent-ils vers les doctrines kharidjites²⁴. Les kharidjites réussirent à établir des communautés de leur secte dans toutes les régions et dans des secteurs montagneux comme le Djabal Nafūsa, au sud de Tripoli. Ces foyers de dissension furent créés aussi bien par les Berbères que par

24. Voir le chapitre 3 ci-dessus et le chapitre 10 ci-après.

les Arabes. Les uns et les autres s'attaquaient à l'administration umayyade. En 123/741, le soulèvement général contre les Umayyades qui débuta au Maghreb occidental sous l'administration du gouverneur 'Ubayd Allāh ibn al-Ḥabḥāb n'a pas été, comme on l'a dit généralement, un soulèvement des Berbères contre les Arabes destiné à chasser ceux-ci du Maghreb, mais plutôt une révolte musulmane contre l'administration umayyade. Les détails de ce soulèvement feront l'objet d'autres chapitres de ce volume.